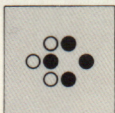


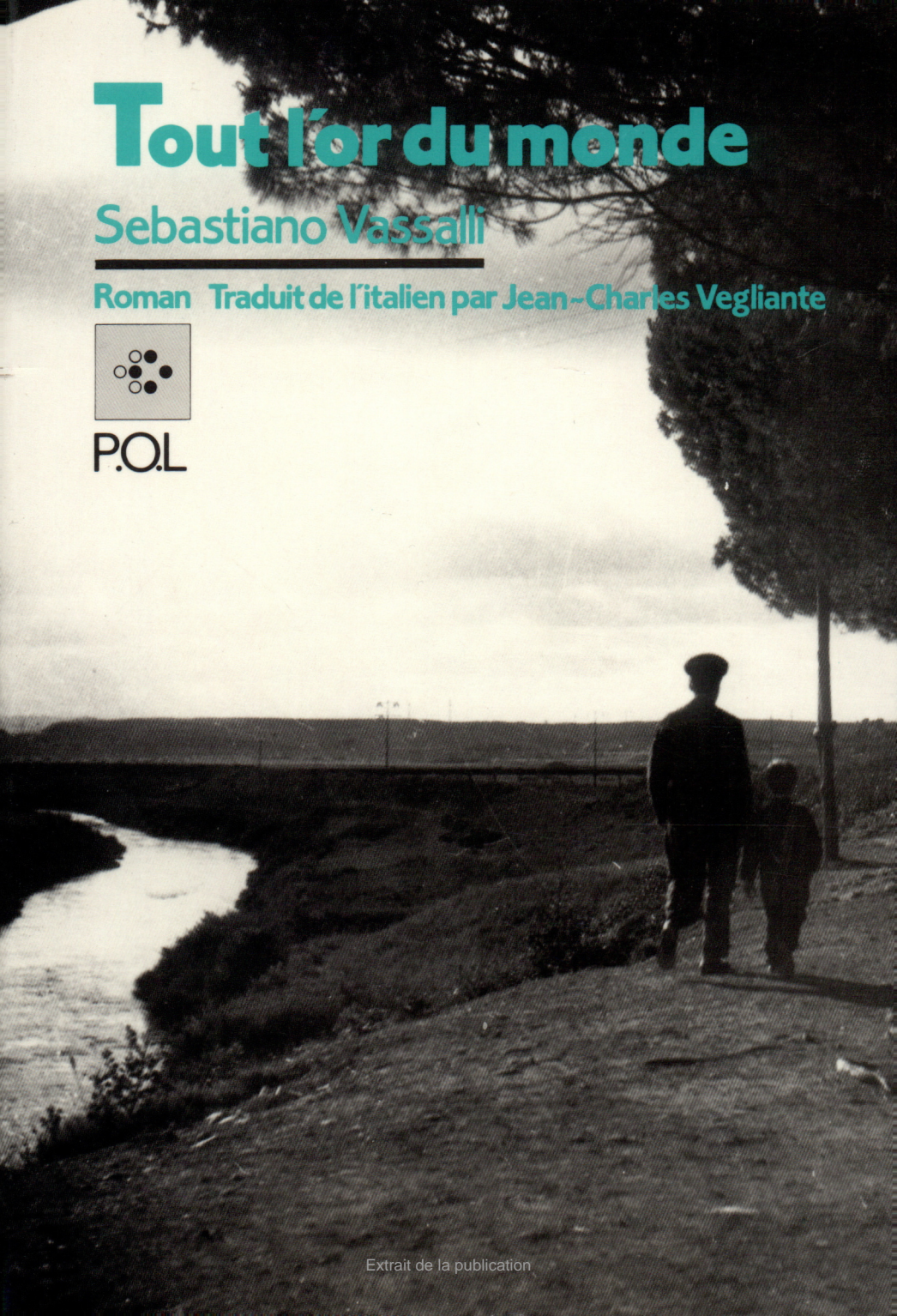
# Tout l'or du monde

Sebastiano Vassalli

Roman Traduit de l'italien par Jean-Charles Vegliante



P.O.L









# Tout l'or du monde



Sebastiano Vassalli

# Tout l'or du monde

roman

traduit de l'italien par  
Jean-Charles Vegliante

*ouvrage publié avec  
le concours du Centre National  
des Lettres*

*P.O.L*  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

Titre original : L'ORO DEL MONDO  
© Giulio Einaudi Editore, Torino, 1987  
© P.O.L Editeur, 1990, pour la traduction française  
ISBN : 2-86744-188-9



Entre 1945 et 1950, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, une grande partie de la population italienne souffrit de la faim : au nord, au sud, dans les villes dévastées mais aussi dans les campagnes appauvries par des années d'abandon, de saccages, d'économie de rapine. Autour des deux millions de chômeurs officiels, à mesure que les rescapés revenaient des cinq continents dans leur patrie, s'élargit une zone aux contours mal définis, de deux ou trois, voire quatre millions d'emplois précaires. On redécouvrit des activités que la diffusion d'un relatif bien-être avait fait tomber en désuétude. Par exemple, le long de certains cours d'eau du Piémont, on recommença à voir des chercheurs d'or. Des hommes âgés de quinze à soixante-dix ans, armés d'un équipement minime (une planche feuillée, un crible, une « batée » ou écuelle métallique, une pelle), travaillant de l'aube à la tombée de la nuit, arrivaient à ramasser autant d'or qu'il en peut tenir sur la pointe d'un canif. De l'or en poudre, bien entendu. Dans nos cours d'eau, on le sait, l'or ne se trouve pas en pépites, mais en lamelles d'un poids infinitésimal ; il en faut des centaines pour faire un demi-gramme ou un gramme.

La période de l'or dura peu de temps. Avec la reprise économique, déjà au début des années cinquante, l'escouade des orpailleurs professionnels commença à diminuer et à s'éclaircir, à mesure que les anciens combattants s'intégraient à des activités

productives plus rémunératrices, dans l'industrie, l'agriculture ou le commerce. En un temps de bien-être retrouvé et croissant, c'eût été folie, pour un homme valide, de continuer à gagner tout juste de quoi vivre, au bord de l'eau, avec l'or. Seuls quelques solitaires tamisaient encore le sable, avant de disparaître ; ils emportèrent avec eux jusqu'au souvenir d'une époque, par certains aspects, davantage rêvée que réellement vécue. Une époque amnésique par choix, pauvre par nécessité. Hors du temps, comme l'or.

**Allons, l'ami, vite, dépêche-toi un peu !  
Mets ta peau sur le masque ! Enfile ta  
figure ! Tu dois entrer en scène !**



Le télégramme de Milan disait : « Informons membres famille décès Alvaro S. Sincères condoléances », etc. J'y suis allé en train, il y avait grève des transports en commun : tram, métro, taxis. Une pagaille, un vrai chaos. Des rues grouillantes d'automobiles coincées en pleine circulation, qui klaxonnaient, de cyclomoteurs idem, qui pétaradaient, d'automobilistes à pied jouant néanmoins du coude pour se dépasser, d'agents congestionnés essayant de mettre un peu d'ordre et de démêler l'horrible écheveau. En vain. Sur les murs, des affiches aux frais de la municipalité faisaient la réclame des « poètes organisés ». La rengaine était : où vas-tu, le monde est vide et autres facéties. Quand enfin je suis arrivé à l'hôpital où était mort oncle Alvaro, on ne trouvait plus le cadavre : qui disait l'avoir mis d'un côté et qui d'un autre ; un docteur, dans une colère noire, accusait un autre docteur, criait qu'on lui volait ses morts pour les passer à je ne sais quel service et toucher je ne sais quelles subventions, de la Région et de l'Etat. « C'est indécent ! » braillait-il. Pour finir, on a quand même retrouvé le cadavre. Il était resté sur son brancard dans un ascenseur bloqué entre deux étages et c'est là — m'a expliqué un infirmier — une situation absolument normale, ici chez nous : les gens dans

l'ascenseur jettent de tout, paquets de cigarettes vides, serviettes hygiéniques, boîtes de biscuits, savates et tout ce fourbi finit par s'enfiler où il ne faut pas et la cabine s'arrête. « Nous avons mis des tas d'écriteaux, mais ça ne sert à rien. » Les dépanneurs sont arrivés, ils se sont mis à monter et descendre les escaliers entre les hurlements des parturientes au premier étage et les râles des agonisants du troisième. L'ascenseur est reparti d'un seul coup vers le haut, est retombé, s'est ouvert. Le brancard en a jailli. L'infirmier a soulevé un coin du drap et l'oncle Alvaro était là, un œil fermé l'autre entrouvert qui me regardait ; il me faisait signe. On aurait dit vraiment qu'il clignait de l'œil. Je me dis que c'était la deuxième fois qu'il mourait, puisqu'il avait été fusillé par les Allemands le 22 septembre 1943 et laissé pour mort sur le terrain, à demi enseveli sous les cadavres de ses compagnons. Il en riait quelquefois. Il disait : « Je suis déjà mort une fois, je peux bien mourir une nouvelle fois. » Là, il était mort. Clin d'œil : « Je ne meurs plus, Sébastien ! »

Nous l'avons enterré deux jours plus tard dans le petit cimetière de B., à l'ombre du clocher de la modeste église romane, au bout de l'allée de platanes. La « Mercedes » des pompes funèbres avançait tout doucement dans le soleil tiède de l'automne et, derrière, nous étions cinq : le prêtre, les deux enfants de chœur qui se donnaient des coups de pied dans les tibias puisque le prêtre ne pouvait les voir, madame Roberte et moi. Madame Roberte, c'était l'amie d'oncle Alvaro. Elle était la fiancée de dix-huit ans qu'il avait laissée au pays en partant pour la guerre et qu'il avait retrouvée, à son retour, mariée à un homme plus âgé, presque vieux ; elle était la veuve de quarante ans que l'oncle Alvaro aurait voulu encore épouser, si sa famille et ses enfants à elle ne s'y étaient opposés de toutes les manières

(« C'est un raté, Roberte ! », « Il en veut seulement à notre argent », etc.). Elle était la dame âgée qui lui rendait visite à l'hôpital, une voilette devant le visage pour ne pas être reconnue. (Par qui ?) Je la voyais pour la première fois : une petite femme menue, d'apparence fragile, les yeux tristes. Je pensais qu'elle avait été courageuse, de défier les préjugés de tout un village en revenant à B. pour l'enterrement d'oncle Alvaro ; et j'étais embarrassé aussi car je ne savais comment me comporter : devais-je saluer, aller lui serrer la main ? En fait, c'est elle qui s'est approchée de moi à la fin de l'inhumation, elle a pris une de mes mains entre les siennes, elle a dit : « Alors, tu es Sébastien ! »

« Oui, lui ai-je répondu. Je suis Sébastien. »

« Qui sait comment tu me juges — a dit encore madame Roberte. Qui sait ce que vous pensez de moi, dans la famille d'Alvaro ! »

Nous sommes sortis ensemble du cimetière. Les feuilles jaunes des platanes tremblaient dans le soleil pâle d'octobre et, à travers la campagne, les moissonneuses-batteuses allaient commencer la récolte du riz. Je n'avais rien à dire et je me taisais. Du reste, l'idée de juger madame Roberte ne m'avait jamais effleuré. « C'était une autre époque, a-t-elle dit. Il y avait la guerre, la faim, le désespoir. On faisait tellement de choses par désespoir, sans pouvoir faire autrement : tu dois me croire, Sébastien. Maintenant tout est différent, car les gens ne sont ni désespérés ni satisfaits, ils vivent comme ça, dans leur bien-être. Dans la satiété. Mais on ne peut juger le désespoir d'alors avec le bien-être d'aujourd'hui. »

Qu'aurais-je pu répondre ? Malheureusement, personne au monde n'est plus incompetent que moi en matière de bien-être... (Je ne l'ai jamais vu de près, ce fameux bien-

être !) Mais madame Roberte me regardait, s'attendait à ce que je lui donne raison et c'est ce que j'ai fait, je lui ai dit : « On ne peut pas juger ! C'est bien vrai ! »

J'ai levé un bras, lorgné ma montre : encore un quart d'heure avant midi. Peut-être, ai-je pensé, madame Roberte voudra m'inviter à déjeuner chez elle, et je me suis exclamé : « Quelle jolie promenade ! Quel bon air ! » Je l'ai prévenue : « Ça m'a donné faim ! »

J'ai murmuré : « A vous, non ? »

Elle a levé les yeux, secoué la tête. Elle n'a rien dit.

Nous sommes arrivés sur la route départementale. A l'embranchement du cimetière, d'où nous venions, était arrêtée une automobile et à côté se tenait un jeune type de vingt ans, dans les quatre-vingts kilos, un de ces jeunes types comme on en voit de nos jours, qui savent tout, qui ont tout compris et ne valent pas leur poids de viande. Il avait les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, une cigarette entre les lèvres et il a dit à madame Roberte : « Rentrons à la maison. »

Il tordait son visage avec ostentation pour éviter de me regarder. L'automobile, une « Alfa Romeo » de grosse cylindrée, avait les portières grand ouvertes et la radio à plein volume inondait la plaine d'une de ces mélodies dansantes qu'on entend partout deux ou trois mois et puis plus jamais. Roberte a dit : « C'est mon neveu. » Et ensuite : « Merci de m'avoir accompagnée, Sébastien. »



Mon oncle Alvaro était de haute taille, les cheveux tout blancs et les yeux bleus. La nuit, souvent, il criait, il appelait encore par leur prénom ses camarades morts à la guerre, depuis si longtemps. Il sanglotait dans son sommeil, il se griffait. (Le visage et le front.) Il demandait : comment est-ce arrivé ? Pourquoi ? C'était un résumé de la guerre, mais pas de celle, petite et glorieuse, faite par les trente mille partisans qui devinrent trois cent mille le jour de la libération de l'Italie. De l'autre guerre. L'énorme, l'insensée, qui concerna quarante-cinq millions d'Italiens et qui, sitôt finie, fut immédiatement oubliée de tous : en bloc, avec la défaite appelée « armistice » et l'occupation militaire baptisée « alliance ». Dans l'art d'oublier, le génie italique ne connaît pas de rival ; il est incomparable, sublime. Personne jamais ne fut vraiment fasciste, personne ne prit la responsabilité de la guerre, personne, ou presque, ne se battit. Les prisonniers, les morts n'étaient que des extravagants qui s'en allaient de par le monde, où il leur arrivait évidemment des malheurs. Des vagabonds, des instables : d'accord pour les plaindre ; mais, au fond, ils l'avaient cherché. Si seulement ils étaient restés chez eux, pensaient les autres, les « normaux » (et que fallait-il donc pour rester chez soi ? Une modique petite

somme à glisser dans une « p'tite enveloppe » ou bien simplement une petite « recommandation », facile à obtenir et à utiliser) : ils auraient vu une belle Résistance au nord, et une agréable Alliance au sud...

Pour l'oncle Alvaro, tout alla de travers. Il fut exécuté à Céphalonie, en même temps que quelques milliers d'écrivelés comme lui qui depuis trois ans, justement, prenaient du bon temps dans cette île. Il en réchappa par hasard ; s'enfuit en Grèce, mais fut repris et déporté dans un camp de concentration allemand. Il reparut dans son village de B. durant l'hiver 45 ; quand plus personne désormais ne l'attendait. En ce temps-là, nous étions tous au village. Il y avait même mon père, déjà bien secoué par les bombardements et rendu furieux à cause d'une valise bourrée d'argent — disait-il — qu'il avait perdue en Allemagne : des centaines de milliers de marks ! Des millions de lires ! Il haletait, crachait. Il lançait des coups de pied vers l'arrière, comme les chiens quand ils tombent sur les marques d'un rival. Il prononçait des prophéties terribles, il disait : tout se renversera une nouvelle fois, ce qui est dessus aujourd'hui ira au-dessous et ce qui est dessous viendra au-dessus, qui rit maintenant pleurera (et pas des larmes normales : « des larmes de sang » !). Etcetera. On habitait tous chez mes grands-parents, c'est-à-dire les parents d'oncle Alvaro et de ma mère : trois pièces, cinq personnes. Nous étions à l'étroit. Oncle Alvaro n'avait plus que la peau sur les os, son estomac ne fonctionnait plus, il ne pouvait rien avaler de solide. Il buvait du lait. De temps en temps, il lâchait quelques mots sur ce qui lui était arrivé durant ses longues années de « régiment » : un épisode, une rencontre, un danger auquel il avait miraculeusement échappé. Tous protestaient. Grand-mère et grand-père, les frères, beaux-frères

et parents, le monde entier. « Toi et ta guerre, criaient-ils. On en a assez, nous, de ces histoires de guerre ! » — « Elle n'intéresse personne, ta guerre ! » Mon père aussi crachotait chaque fois qu'il rencontrait oncle Alvaro : il ne se dominait plus, il sifflait : « Judas ! » Il s'en prenait à ma mère, lui adressait toute sorte de reproches : de l'avoir contraint à vivre à la campagne (il disait : « Au milieu des tas de fumier »), d'être une fille de péquenots, sœur d'un « cochon de traître », d'un « badoglien » (il crachait, lançait des coups de pied vers l'arrière comme les chiens), d'avoir un fils délinquant (moi), d'être elle-même une délinquante, d'appartenir à une race tarée et pourrie depuis des siècles. Il criait si fort qu'on l'entendait jusqu'à l'autre bout du village. Il pronostiquait, sur mon compte : « Il deviendra un assassin ! Un criminel, tu comprends ? La race est la race, on n'y échappe pas ! Le sang est celui de Caïn, le même pour tous : pour toi ! Pour ton frère ! Pour ton fils ! » Il l'accusait d'être une sorcière et une putain, de l'avoir embobiné et lié à elle avec des sortilèges de putain. Ma mère alors lui lançait tout ce qu'elle trouvait à sa portée. « Retourne en ville », lui disait-elle. (Mais lui était déjà complètement sourd, il n'entendait rien.) « Comme ça ils te mettront au mur ! les partisans et les autres que tu allais vendre en Allemagne ! » Elle lui hurlait en plein visage : « Lâche ! Merdeux ! Con ! »

Un jour où mes géniteurs s'étaient battus avec tant d'ardeur que les grands-parents n'avaient pas réussi à les séparer tout seuls, les voisins avaient dû intervenir. Oncle Alvaro me prit à califourchon sur son vélo et m'emmena loin des petites routes de B., en promenade à travers les champs et les « marcites ». Il m'apprit les noms des arbres : les mûriers, les peupliers, les acacias. Il me raconta son histoire. J'avais alors cinq ans et il se parlait à lui-même plutôt qu'à

moi ; mais un enfant, à cinq ans, comprend déjà pas mal de choses et tout ce qu'il ne comprend pas, il s'en souvient. Oncle Alvaro me parla de Roberte qui – m'expliqua-t-il – avait été sa fiancée avant qu'il parte pour la guerre, et ils devaient se marier ; mais ses parents à elle l'avaient obligée à en épouser un autre. (« Que veux-tu y faire... Ils sont pauvres ! ») Il était très triste en parlant, et puis il me raconta une île lointaine où tous ses compagnons étaient morts et lui-même avait réchappé par miracle d'une exécution collective : il dit l'angoisse et la terreur éprouvées lorsque les Allemands les avaient escortés jusqu'au lieu de la condamnation (« une oliveraie, avec deux puits ») ; il dit le fracas des mitrailleuses, le coup à la nuque qui l'avait jeté à terre, le sang, la blessure qui ne faisait pas mal, les deux morts qui étaient morts sur lui ; sa surprise d'être vivant. Il raconta les gémissements de l'immense charnier et la voix de l'Allemand qui criait : « Italiens ! que ceux qui sont vivants se lèvent, ils n'ont plus rien à craindre, désormais. » Lui ne bougea pas. Quelques minutes (quelques instants ?) passèrent, et les mitrailleuses recommencèrent à tirer : les survivants, à leur tour, tombèrent...

Nous avons laissé la bicyclette appuyée au tronc d'un mûrier et nous marchions dans les champs labourés depuis peu. Il faisait froid, c'était l'hiver. Oncle Alvaro me tenait par la main et marchait en racontant son histoire, pour la première fois depuis son retour : la sale guerre qui était la « sienne » et dont on ne le laissait pas parler à la maison. Des Grecs – me dit-il – l'avaient trouvé errant dans les champs et l'avaient caché, soigné, remis à d'autres Grecs de la « résistance », qui l'avaient ensuite transporté sur le continent, de nuit, avec un bateau de pêche (un « caïque »). Il raconta le voyage. En parlant, il semblait avoir encore



Une rivière du Nord de l'Italie. Un village, pendant la débâcle morale et matérielle qui suivit la dernière guerre et la Libération... Le jeune Sébastien y partage la vie des bateliers, des vendeurs ambulants, des braconniers et des chercheurs d'or. Plus proche d'eux, sans doute, que d'un père tyrannique compromis avec le fascisme ou d'une mère tout occupée de l'héritage improbable du vieillard impotent dont elle est la domestique.

A mi-chemin de l'autobiographie fabuleuse et de l'enquête historique, entre règlement de compte avec le père-dictateur et satire du nouveau bien-être économique, ce roman dans lequel un narrateur apparemment désabusé essaie de démêler les fils d'une histoire individuelle et collective, est un chant à *tout l'or du monde* : la mémoire.



9 782867 441882

Couverture : *Le voleur de bicyclette*, de V. de Sica.  
collection Revue du Cinéma.

Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN 2-86744-188-9

F1 0188-09-90

110,00 FF